

Les Chemins de Mahjouba — France 2010, 45 minutes

Élie Castiel

Numéro 272, mai-juin 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2011). Compte rendu de [*Les Chemins de Mahjouba* — France 2010, 45 minutes]. *Séquences*, (272), 38–38.



Les Chemins de Mahjouba

Au Maroc, Mahjouba, une directrice d'association venant en aide aux mères célibataires, rencontre quelques-unes d'entre elles qui ont accepté de se livrer face à la caméra. Leurs dialogues révèlent les conflits et les murs qui séparent la vie des normes sociales. Si dans *Lisandre et ses frères* (2003), Rafaèle Layani favorisait la langue des signes comme moyen de communication, ici, au contraire, la parole domine. C'est elle qui positionne les personnages, qui les oblige à extérioriser leurs angoisses, leurs envies, leur refus de céder aux pressions familiales, qui, aussi, les affranchit ou les retient. Sans qu'elles s'en rendent compte, et guidées par une assistante sociale exceptionnelle, elles participent à un processus de libération de la femme, lui attribuant la liberté de geste, de parole et de

mouvement. Layani les filme avec une pudeur libératrice et une pugnacité contrôlée. Elle favorise parfois le gros plan pour mieux s'intégrer à leur for intérieur, essayant de capter ce qui pourrait éclairer sa démarche cinématographique. C'est d'autant plus vrai qu'elle ne les juge pas, préférant les placer dans un espace de totale normalité.

Elles, de leur côté, sont belles, femmes, jeunes et conscientes de leur geste jugé impudique par une société incontournable patriarcale. Mais leurs visages montrent qu'en quelque sorte elles se sont réconciliées avec elles-mêmes. Les nombreux chemins de Mahjouba ne sont pas uniquement géographiques, alors qu'elle accompagne chacune de ces filles dans son village, mais aussi formatifs. Car entre l'assistante et ses assistées s'établit un dialogue mère-fille d'où ressortent autant de vérités sur l'univers familial marocain que de propositions de changements. Si le film parle d'utopies du point de vue social, la caméra de Layani sert de témoin occulte à la préservation des idées progressistes. Dans *Les Chemins de Mahjouba*, les hommes sont rarement filmés. Ils sont pratiquement absents du plan, parti pris d'autant plus politique qu'il constitue l'essence même du sujet. Comme si, prise par un urgent souci de vérité, la cinéaste devenait celle par qui les possibles transformations se concrétisent.

ÉLIE CASTIEL

■ France 2010, 45 minutes — **Réal.** : Rafaèle Layani — **Scén.** : Rafaèle Layani — **Contact** : Rafaèle Layani (layani47@hotmail.com).



Next Year in Bombay

Avant tout, *Next Year in Bombay* est une prise de conscience émanant de deux jeunes cinéastes conscients des diverses manifestations de la dynamique sociale. Évitant le militantisme exacerbé, privilégiant une approche neutre tout en favorisant une mise en images aussi respectueuse que possible des personnages filmés, Jonas Parienté et Mathias Mangin proposent un des sujets les plus inusités dans le genre documentaire, un regard sur la communauté juive en Inde. Sharon et Sharona Galsulkar sont les derniers pédagogues de cette communauté, la *Bene Israel* (Fils d'Israël), installée en Inde depuis 2000 ans. Mais aujourd'hui, cette communauté est sur le point de disparaître. Profondément sioniste, le couple Galsulkar partage avec la caméra ses préoccupations quant à la possibilité d'une vie juive pour leurs deux filles. Formés en Israël, ils sont très dévoués à leur communauté et aux besoins de ses membres, de moins en moins

nombreux. En Inde, la communauté juive n'a pas vraiment vécu de périodes d'élans antisémites de la part des autochtones.

Néanmoins, à partir des années 1950, la majorité des Indiens d'origine juive ont décidé de partir et de s'installer en Israël. Aujourd'hui, il ne reste que 4000 âmes, notamment dans la région de Bombay et ses environs. Jonas Parienté est d'origine juive, Mathias Mangin ne l'est pas. Si d'une part, leurs intentions nous paraissent tout à fait louables, nous aurions aimé qu'ils s'engagent politiquement, quelle que soit leur idéologie, qu'ils questionnent le couple d'éducateurs sur le véritable sens de leur positionnement face à Israël, particulièrement par les temps qui courent. Si dans *Next Year in Bombay*, les deux réalisateurs ne s'engagent pas politiquement, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un document tout à fait éclairant sur une petite communauté à la dérive. S'assimiler ou pas? Respecter ses origines ou plutôt se perdre dans les méandres parfois dangereux de la majorité? On sent, dans ce beau document, une profonde mélancolie, une tristesse provenant indubitablement d'un vide, d'un néant de plus en plus abyssal. Parienté et Mangin l'ont très bien compris et filment la dérive, la finalité, l'angoisse, mais aussi l'engagement social, la fierté des origines et la dignité avec un sens infaillible de l'image et un profond respect pour les participants.

ÉLIE CASTIEL

■ **L'AN PROCHAIN À BOMBAY** | France 2009, 55 minutes — **Réal.** : Jonas Parienté, Mathias Mangin — **Scén.** : Jonas Parienté, Mathias Mangin — **Avec** : Sharon Glasulkar, Sharona Galsulkar, Joseph Dandekar, Aadiyel Warkulkar — **Contact** : Les Poissons volants (jonas@nextyearinbombay.com)